

Emilia Bellon
Jean-pierre Husquinet

Devastação / Ravages

Textos / Textes

Philippe Delgleize

Joëlle Heuze

Lecio Leal

Diana Miranda

Museu Municipal
Armando Teixeira Lopes

Mirandela

Portugal

Os rústicos

«Refere-se que, querendo alguns daqueles rústicos (porque só os rústicos podiam com o seu pouco entendimento destruir coisa tão linda) ... cortar algumas braças daquele carvalho, caíram abaixo dele»

Santa Maria, Santuário Mariano, Vol. III, 1711, p. 311

Como e quando passámos de cultuar, adorar e venerar a Natureza, acendendo, para o efeito, «velinhas a pedras, a árvores e a fontes», a descuidar da nossa floresta a ponto de sofrermos consecutivamente o tormento dos incêndios? Como e quando deixámos de ver a floresta, com as suas árvores, matos e prados, como algo essencial e fundamental para a existência de Vida na terra, para a encarmos como um dado adquirido e objeto de saque ou pilhagem sistemática e sem consequências? Como e quando chegámos a este ponto e como e quando iremos, séria, honesta e decididamente, sair daqui?

Quem será mais rústico, os nossos antepassados, que olhavam e sentiam a Natureza como “deus” ou nós, que nos vemos e agimos como se “deuses” da Natureza nos tratássemos?

Península Ibérica, século VI d.C.. O território hoje conhecido por Trás-os-Montes, anteriormente sob domínio e administração romana, estava agora integrado no Reino Suevo. A religião “oficial” era o catolicismo por conversão dos reis suevos, mas os dirigentes regionais da Igreja, entre estes Martinho, bispo de Dume e depois arcebispo de Braga, sentiam muitas dificuldades em erradicar as tradições e práticas pagãs pré-romanas (iberos, celtas, celtiberos) enraizadas nas comunidades. Entre essas práticas, relatou-se a veneração de pedras, árvores e fontes (Martinho de Braga, 1997: 121).

As novas religiões, de modo a serem aceites pelas populações e prosperarem, acabaram sempre por absorver elementos das previamente estabelecidas. No caso do catolicismo, neste espaço e tempo, apresentou uma das principais figuras da nova fé, concretamente Nossa Senhora, num “embrulho” reconhecido pelos povos a converter, como eram as fontes, grutas e árvores. Na obra Santuário Mariano, de Frei Agostinho de Santa Maria (1642-1728), muitas das imagens de Nossa Senhora que se apresentam foram encontradas, de acordo com a tradição oral ainda viva, escondidas em troncos de árvore, grutas e fontes (Santa Maria,

1707-1723). Outros casos ratificados pela Igreja, mais ou menos recentes, mais ou menos conhecidos, seguiram a mesma tradição (Nossa Senhora de Lourdes, Nossa Senhora de Fátima, Nossa Senhora de Tre Fontane).

Nas obras de Bellon e Husquinet, muitas delas em suporte de madeira, derivados de madeira (carvão) e constituintes transformados desta (papel), surgem também imagens de “culto”, estas, contudo e num primeiro olhar, facilmente se associam à morte, caso da figura de Nossa Senhora dos Mortos ou a Santa Muerte, com origem no México; da aranha, predador e, nalguns casos, peçonhenta e, portanto, repulsiva; dos vários insetos consumidores de material morto, desde a madeira à carne; da libélula, também conhecida popularmente por dragão-voador, tira-olhos ou cavalo-de-bruxa, que, no passado, se dizia ser obra do diabo; as espirais e entrelaçados em rutura, traduzem o pânico seguido pelo tolhimento dos sentidos.

Por outro lado, num segundo nível interpretativo, o culto à morte ou da Santa Muerte é, como escreveu Octavio Paz (Prémio Nobel da Literatura, 1990), «culto à vida, do mesmo modo que o amor, que é fome de vida, é ânsia de morte» (Paz, 1972: 21). As aranhas e todos os insetos representados em *Devastação* podem ser vistos como agentes e obreiros de mudança ou do renascimento, preparando a terra para a Vida. Já algumas das espirais e entrelaçados anunciam a reconstrução, apesar dos muitos remedos, notados com diferentes cores, de outras “Devastações”. Outras, porém, já não dispõem de força reconstrutora.

A regeneração da floresta tem limites. Nada ficará como antes.

Lécio Leal, *historiador de arte*

Bibliografia / Bibliographie

MARTINHO DE BRAGA - Instrução Pastoral sobre as Superstições Populares. De Correctione Rusticorum, Lisboa: Edições Cosmos, 1997.

SANTA MARIA, Agostinho de - Santuário Mariano, Tomos I-X, Lisboa: Pedrozo Galram, 1707-1723.

PAZ, Octavio – El Laberinto de la Soledad, Ciudad de México: Fondo de Cultura Económica, 1972.



Les rustiques

"Il est dit que, voulant que certains de ces rustiques (car seuls les rustiques pouvaient, avec leur peu d'intelligence, détruire une si belle chose) ... à quelques brasses de ce chêne, ils tombèrent dessous".

Santa Maria, Sanctuario Mariano, Vol. III, 1711, p. 311.

Comment et quand sommes-nous passés du culte, de l'adoration et de la vénération de la nature, en allumant des "cierges sur les pierres, les arbres et les fontaines", à la négligence de notre forêt au point de subir consécutivement le supplice des incendies ? Comment et quand avons-nous cessé de considérer la forêt, avec ses arbres, ses maquis et ses prairies, comme quelque chose d'essentiel et de fondamental pour l'existence de la Vie sur terre, pour la considérer comme une donnée et un objet de pillage ou de saccage systématique et infructueux ? Comment et quand en sommes-nous arrivés là et comment et quand allons-nous sérieusement, honnêtement et résolument en sortir ?

Qui sera le plus rustique, nos ancêtres, qui considéraient et ressentaient la Nature comme un "dieu" ou nous, qui voyons et agissons comme si nous étions les "dieux" de la Nature ?

Péninsule ibérique, VI^e siècle après J.-C. Le territoire connu aujourd'hui sous le nom de Trás-os-Montes, précédemment soumis à la domination et à l'administration romaine, était désormais intégré au royaume des Suèves. La religion "officielle" était le catholicisme par conversion des rois suèves, mais les dirigeants régionaux de l'Église, dont Martinho, évêque de Dume et plus tard archevêque de Braga, ont eu beaucoup de mal à éradiquer les traditions et pratiques païennes préromaines (ibères, celtes, celtibères) enracinées dans les communautés. Parmi ces pratiques, la vénération des pierres, des arbres et des fontaines a été signalée (Martinho

de Braga, 1997 : 121).

Les nouvelles religions, pour être acceptées par les populations et prospérer, ont toujours fini par absorber des éléments des religions précédemment établies. Dans le cas du catholicisme, dans cet espace-temps, il a présenté l'une des principales figures de la nouvelle foi, à savoir la Vierge, dans un "emballage" reconnu par les peuples à convertir, tel que des fontaines, des grottes et des arbres. Dans l'œuvre Santuário Mariano, du frère Agostinho de Santa Maria (1642-1728), de nombreuses images de la Vierge présentées ont été retrouvées, selon une tradition orale encore vivante, cachées dans des troncs d'arbres, des grottes et des fontaines (Santa Maria, 1707-1723). D'autres cas ratifiés par l'Église, plus ou moins récents, plus ou moins connus, ont suivi la même tradition (Notre-Dame de Lourdes, Notre-Dame de Fatima, Notre-Dame de Tre Fontane).

Dans les œuvres de Bellon et Husquinet, dont beaucoup sont réalisées sur des supports en bois, des dérivés du bois (fusain) et des constituants transformés du bois (papier), on trouve également des images "culturelles" qui, pourtant, à première vue, sont facilement associées à la mort, comme la figure de Notre-Dame des morts ou Santa Muerte, originaire du Mexique ; l'araignée, prédatrice et, dans certains cas, venimeuse et donc repoussante ; les divers insectes qui se nourrissent de matières mortes, du bois à la viande ; la libellule, également connue sous le nom de dragon volant, d'attrape-œil ou de cheval de sorcière, qui, dans le passé, était considérée comme l'œuvre du diable ; les spirales et les entrelacs déchirants, qui expriment la panique suivie de l'affaiblissement des sens.

D'autre part, à un deuxième niveau d'interprétation, le culte de la mort ou de la Santa Muerte est, comme l'a écrit Octavio Paz (Prix Nobel de littérature, 1990), "un culte de la vie, de la même manière que l'amour, qui est une faim de vie, est une aspiration à la mort" (Paz, 1972 : 21). Les araignées et tous les insectes représentés dans *Dévastation* peuvent être considérés comme des agents et des ouvriers du changement ou de la renaissance, préparant la terre à la Vie. Certaines spirales et entrelacs annoncent la reconstruction, malgré les nombreuses taches, notées en différentes couleurs, d'autres "Dévastations". D'autres, en revanche, n'ont plus de force reconstructrice.

La régénération de la forêt a des limites. Rien ne restera comme avant.

Lécio Leal, *historien de l'art*









Philippe Delgleize Ils nous regardent...

L'Histoire (avec un grand H), on voudrait nous la raconter comme celle avec minuscule, dont on se sert pour endormir les enfants. Il était une fois une nature hostile qui au gré de ses démoniaques menstruations s'ingéniait à dévaster l'entreprise humaine. Famines, feux de forêt, pluies acides, pollution, secousses sismiques, inondations, ouragans... De quoi vous donner l'envie d'aller sur Mars !

Cette version transhumaniste est bien de nature à épuiser toutes les planètes de notre système, si nous citoyens nous ne relevons pas la tête.

Pour regarder d'abord. Pour s'indigner ensuite. Et dénoncer sans cesse la perte du plus petit d'entre nous. Du plus fragile. Que nos pas n'aurent bientôt plus à éviter, faute d'yeux pour en remarquer l'absence !

Ainsi en va-t-il de 50 % des espèces, qui ont disparu sans bruit...

C'est une tout autre histoire que nous content Emilia & Jean-Pierre. Celle d'une exhumation. Tiède et fumante. Où les volutes de fumées se lovent dans les âmes qu'elles n'emporteront pas au paradis, faute de ciel habitable, faute de limbes pour la Société Protectrice des Animaux.



Une histoire à deux mains. L'une plus portée sur le clavier et les logiciels. L'autre davantage sur le fil de la tradition, le scalpel délicat. Une histoire muette à deux bouches, qui s'insinuent dans les plis et replis de la matière. Chacune l'interroge à sa façon : l'une évide, entaille, découpe, dentelle, sculpte ... L'autre débite, grave, imprime, vectorise, morcelle et sculpte également. Mais leurs deux mains se serrent les coudes dans un même geste artistique. Une manière de faire en conformité avec une manière d'être. En prise sur leur époque.

Abolie la distance, l'oeuvre est toute entière dans la nature. L'art en fait son deuil tout tristement. Il voudrait chausser les pattes d'une araignée, emboîter le pas d'une marte, se faufiler dans le sillage d'un serpent, mais tout se fige pour se faire entendre... Chut !... L'absence ! Soudain l'insecte se retrouve figé, calciné, pris au piège d'un feu de brousse... Le rat musqué n'aura pas cette « chance » il aura disparu bien avant. Et si par un effet de l'art il fait encore corps avec la matière, c'est pour nous rappeler qu'un seul ADN tisse tout notre univers et que chaque ligne qui se perd perd en même temps toutes les autres. Ordre ou Chaos, c'est du pareil au même! C'est le nœud qui fait la différence. Le lien que nous tissons, la maille à partir...



Fil conducteur des installations, vitrines, cimaises... il nous tire ça et là par le bout du nez en quête d'une beauté fanée, fragilisée, écorchée, abandonnée, bannie de nos regards. Evaporées comme le sont ces petites créatures cependant familières, animales ou végétales, de la péninsule ibérique.

Plus entomologiste, Jean-Pierre guette entre ombre et lumière l'infini réseau des formes dans lesquelles se fondent les insectes. Araignées ou libellules, naines ou géantes, toutes sont différentes au-delà des apparences fossilisées. Quand beauté rime avec complexité !

Emilia s'émeut davantage d'une tragédie anthropocentriste, laissant aux oubliettes tous ces petits mammifères pris au piège notamment par le feu. Qu'il s'agisse du lynx, du loup, des oiseaux, du hibou royal, du mulot ou de l'écureuil, tout un bestiaire de papier ou d'écorce s'anime autour de la Santa Muerte. Dans l'attente qu'un bon génie vienne les délivrer du sortilège des hommes ! Quand beauté rime avec sensibilité !

De certaines plantes ou animaux, on dit parfois qu'il ne leur manque que la parole. L'exposition temporaire ici leur donne une place, un son, un regard... Ils nous regardent... Comme à Pompéi quand les grilles du matin



ouvrent leur large bouche et que les moulages se remettent à sonner le glas !





Philippe Delgleize Eles Olham-nos...

A História (com “H” maiúsculo), querem contá-la da mesma maneira que aquela com o “h” minúsculo, usada para adormecer as crianças. Era uma vez uma natureza hostil que, levada pelas suas menstruações demoníacas, fazia de tudo para neutralizar a investida humana. Escassez de alimentos, incêndios florestais, chuvas ácidas, poluição, abalos sísmicos, inundações, furacões... Dá-nos vontade de fugir para Marte!

Esta versão do Homem, transhumanista, tem a capacidade de esgotar todos os recursos dos planetas do nosso sistema solar; se nós, cidadãos, não levantarmos a cabeça.

Para olhar, inicialmente. Para nos indignarmos, depois. E denunciar ininterruptamente a perda do Ser mais pequeno de entre nós. Do mais frágil. Daquele que os nossos passos não terão mais que evitar, por falta de olhos para notar a ausência!

E é esse o caso de 50% das espécies, que desapareceram sem ruído...

Emília & Jean-Pierre contam-nos uma outra história. A de uma exumação. Morna e fumegante. Onde as espirais de fumo se enrolam às almas que não chegarão ao paraíso, por falta de céu habitável, porque a Sociedade



Protetora dos Animais não dispõe de limbo. Uma história contada a duas mãos. Uma delas voltada para os equipamentos informáticos e software. Outra, para o método tradicional, manual e preciso. Uma história muda contada a duas vozes que se insinuam nas pregas e flexões da matéria. Cada uma interroga à sua maneira: uma escava, grava, corta, serra, esculpe... A outra desfaz, inscreve, imprime, vetoriza, fragmenta e esculpe igualmente. As mãos de ambos ligam-se num mesmo gesto artístico. Uma forma de fazer em conformidade com uma forma de ser. Em sintonia com o tempo em que vivem.

Sem limites, as obras mergulham inteiramente na natureza. A arte faz o seu luto. Era ótimo calçar as patas a uma aranha, seguir os passos de uma marta, o rasto de uma serpente, mas tudo se mostra inanimado para que se perceba o que aconteceu... Chiu!... A ausência! O inseto encontrado imóvel, calcinado, foi apanhado no incêndio florestal... O urso-pardo não teve o mesmo fim, mas só porque está extinto. E se por qualquer artifício artístico o seu corpo ganhar forma, será para tomarmos consciência de que nunca se perde apenas uma linha ou um código genético, seguidamente se perderão outros e outros. Ordem





ou Caos, vai dar ao mesmo!

É o nó que fará a diferença. O nó no ponto de rutura da malha que tecemos e que se desfia...

O fio, que também sustenta as obras, faz-nos seguir por um circuito de descoberta de uma beleza murcha, fragilizada, maltratada, abandonada e cada vez mais ausente. Tal como as pequenas criaturas ainda familiares, animais ou vegetais, da península ibérica.

Como um entomologista, Jean-Pierre estuda na luz e na sombra os padrões infinitos de fios nos quais os insetos se fundem. Aranhas ou libélulas, pequenas ou grandes, todas são diferentes para lá das aparências fossilizadas. Quando a beldade rima com complexidade!

Emilia é movida pela tragédia antropocêntrica, deixando para segundo plano os pequenos animais surpreendidos pelo fogo. Quer seja lince, lobo, pássaros, bufo-real, rato-do-campo ou esquilo, tem lugar neste bestiário de papéis e de cascas de árvore votado à "Santa Muerte". À espera que um génio os venha libertar do feitiço dos homens! Quando a beldade rima com sensibilidade!





De algumas plantas ou animais dizemos, por vezes, que apenas lhes falta falar. Esta exposição temporária dá-lhes um lugar, uma “voz”, um olhar.. Eles olham-nos... Como em Pompeia, quando a fornalha da manhã abriu a sua enorme boca e os moldes humanos fizeram a tocar os sinos.





«Y el hombre aquí de pie,
firme, erguido, sereno,
con el pulso normal,
con la lengua en silencio,
los ojos en sus cuencas
y en su lugar los huesos.»

Extrait du poème de León Felipe « Loqueros...Relojeros...»





« Et l'homme debout,
ferme, droit, serein,
le pouls régulier,
la langue silencieuse,
les yeux dans leur orbite
et les os à leur place »

Extrait du poème de León Felipe « Loqueros...Relojeros...»

Notes / Notas



Joëlle Heuze

Art témoin de la réalité ? Est-ce le rôle, la mission d'un artiste de rendre un événement inoubliable, de marquer les esprits à jamais afin que le souvenir d'un désastre demeure ? Doit-il témoigner de son temps, témoigner de son siècle pour les siècles à venir ? Est-il l'esprit qui veille ? Celui qui, par son œuvre, met en garde les générations futures sur le danger de notre course folle, de notre élan vers la destruction de la planète ? Pour moi, la réponse à ces questions est oui, mille fois oui. Qui d'autre que lui peut enlever la boue de nos yeux et nous éveiller à la beauté de ce que l'on a croisé sans se rendre compte que c'était la dernière fois, que l'on n'y a pas pris garde et que cela appartient déjà au passé ?

Dans leur maison du Portugal, une ancienne école de village ancrée au plus haut de la colline, deux artistes contemplant le désastre : le feu qui galope, les flammes de plus en plus hautes qui lèchent les maisons du village, les arbres qui deviennent noirs puis se tordent, la chaleur intenable qui monte, la fumée dense qui bouche l'horizon. Le brouillard gras remplace l'air, bruits de chutes, crépitements, éclatements : l'incendie ravage tout. La lumière rouge et jaune, éclatante, lorsqu'elle se ternit, laisse les murs de pierres écroulés et les toitures disparues n'offrent plus que leur squelette de bois noirci. Après, quand le calme revient, des cendres, juste des





condes. Meubles, photos, souvenirs, rien n'aura résisté. Comment est-ce arrivé ? Comment, encore une fois, au Portugal, mais aussi partout ailleurs dans le monde, les hommes brisent et se détruisent ?

Certes les populations sont touchées au plus profond, certes, certaines ne s'en relèveront pas. Mais les hommes vont s'occuper des hommes, on va reconstruire, recommencer ... pour combien de temps ? Et combien de fois ? De ces drames récurrents naît une réflexion. Qu'en est-il de l'écosystème ?

Petit à petit, les insectes reviendront : les coléoptères seront attirés par les odeurs de fumée et investiront les arbres morts. A leur suite, les oiseaux réapparaîtront. Graminées, mousses repousseront, si toutefois leurs graines ont survécu ; ensuite, certains arbres retrouveront leur feuillage. Au bout de trois à cinq ans, herbes, arbres et buissons attireront les mammifères. Mais quarante années sont nécessaires pour que les variétés d'oiseaux initialement présentes y reviennent.

Certaines espèces de végétaux profitent du bois pourri pour se nourrir. Dix ans après, les pins peuvent s'élever à trois mètres.

La régénération naturelle est donc longue mais elle fonctionne : ainsi la plupart des forêts actuelles ont repoussé à la suite d'incendies, d'inondations, d'exploita-



tions forestières ou de défrichages.

Dans ce monde basé sur la recherche de la productivité et de la croissance à tout prix, la nature a perdu toute importance aux yeux de la plupart. Elle est devenue un produit de consommation comme les autres, que l'on peut user et utiliser sans scrupule. Que représente la disparition d'un insecte ou d'un animal ? Rien pour le moment: on les écrase, on les tue sans aucun état d'âme et on oublie que le plus petit être a, sur cette terre, une fonction. Celle-ci, on la découvrira peut-être un jour, trop tard, lorsque son absence aura une conséquence vitale pour la continuité de notre espèce. J'exagère, oui, quoique ... ne réalise-t-on pas l'importance des abeilles aujourd'hui qu'elles sont en voie de disparition ?







Deux artistes, qui spectateurs impuissants des feux portugais, voient leurs réflexions peu à peu s'orienter vers la pensée de ceux à qui on ne donne pas de crédit, les oubliés des médias lorsque les hommes vivent dans la tourmente, ceux qui ont disparu en silence dans le brasier et dont on a oublié la disparition.

Ainsi qu'il le fait pour chaque travail qu'il entreprend, Jean-pierre Husquinet s'est documenté très précisément. Pour cet artiste, il ne suffit pas d'effleurer un sujet, il va jusqu'au bout des choses. Sa bibliothèque déjà bien fournie s'enrichit de livres scientifiques, d'ouvrages de vulgarisation ou d'articles s'intéressant aux différents insectes. Ainsi grâce à lui, j'ai appris qu'il existait plus de 47.000 espèces d'araignées, j'ai découvert l'araignée-paon d'Australie *Maratus volans* un minuscule insecte, deux millimètres tout au plus, et qui, lors de sa parade nuptiale, interprète une danse sophistiquée et arbore un opisthosome comme un arc-en-ciel, magnifique de couleurs éclatantes et curieux dessins.





L'hommage aux araignées disparues se confond avec la forêt détruite. Sur un rondin de bois mort tranché nettement, une araignée dessinée au laser découpe sa fine silhouette. Elle est rejointe par plus de deux cents autres, toutes différentes, toutes aussi belles dans leur complexité. Ici, les arbres n'ont pas été abattus, ils étaient tombés quelque part dans la forêt belge. L'artiste leur donne un statut d'œuvre d'art.





Deux cents vingt ronds de bois clairs pour deux cents vingt araignées différentes magnifiées à jamais. L'ensemble est surprenant et le mariage si évident. L'amoncellement de bois marqués d'araignées géantes fait prendre conscience de la beauté de ces corps inquiétants. L'araignée si intéressante soit-elle est, en général, plutôt crainte qu'admiration.

De l'araignée à la toile, il n'y a qu'un pas ou plutôt un fil. Fil qui fait le lien avec les œuvres de Jean-Pierre Husquinet, qui me sont familières, c'est-à-dire les nœuds. De beaux nœuds colorés, complexe évocation des liens qui pourraient nous unir, traduction de partitions musicales, faisant correspondre les douze couleurs de la gamme chromatique avec les douze tons de la gamme chromatique : ils matérialisent ou transfèrent une structure harmonique musicale en construction tridimensionnelle. Fruit de longues années de travail et de recherches, jusqu'ici les œuvres me semblaient mériter une explication, elles devaient être disséquées pour en trouver l'essence et même si l'amatrice que je suis trouvais son plaisir dans l'apparente facilité d'accès des nœuds, l'esprit pouvait vagabonder et philosopher sur la signification des couleurs et des entrelacs ; par contre, dans le monde étrange des insectes surdimensionnés, on prend contact avec une forme de réalité.



Dans l'installation actuelle, le fil est bien présent mais sous une autre forme, plus sobre, moins colorée voire non colorée. Elle est constituée de dessins vectoriels. Le fil se tord, va et vient, se retourne et jamais ne s'interrompt. « ...Les jeux de ficelle qui évoquent des images et des métaphores ... » (Jean-Pierre Husquinet, « Les drapiers », 2018).



Enfin, d'immenses coléoptères et autres insectes rejoignent les œuvres précédentes. Tracés vectoriels sur papier blanc en mailles irrégulières, d'une certaine distance, ils semblent s'animer, devenir vivants et, de très près, leurs structures reflètent une complexité où l'œil se perd. L'observation du monde des minuscules a amené l'artiste à les décortiquer. Un seul fil, encore une fois, qui se meut en une infinité de lacis impossibles à dénouer et rejoignant la symbolique du labyrinthe de Minos. C'est une suite d'insectes géants accrochée au mur avec en regard, posées au sol, des ardoises gravées de corps fossiles.

Papier, bois, ardoise, à l'instar de générations d'artistes depuis la nuit des temps, Jean-Pierre Husquinet use de matériaux bruts et nobles pour supporter ses œuvres. Cependant il utilise la technique la plus pointue pour les réaliser et le résultat est magique, créant le lien entre

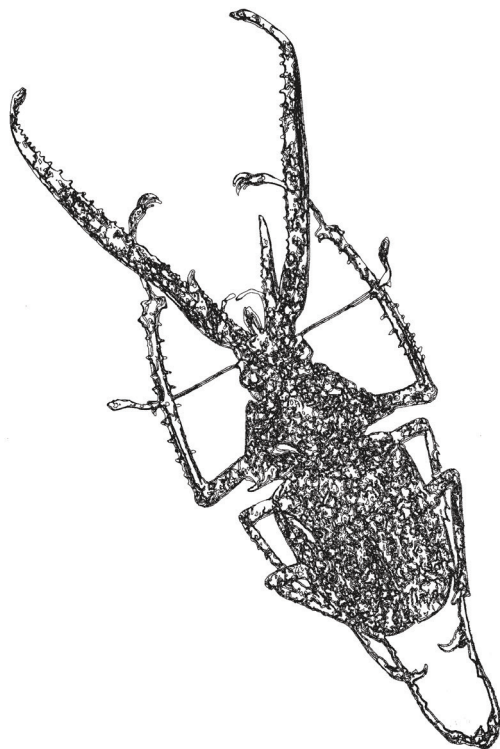


passé, présent et futur. Il a su s'approprier la technologie et a maîtrisé un outil performant en le mettant au service de la création artistique. Le chemin choisi n'est pas le plus facile, bien au contraire, la création de ce réseautage demande une surveillance et une attention constante.

Rhizomes, labyrinthes, si l'on observe une aile de libellule, tout y est. Dans l'hommage aux libellules, il laisse de côté la matière brute pour évoquer la fascination que peut exercer la délicate fragilité diaphane d'une aile de libellule. Ici, gravée dans le verre elle est percée par une lumière artificielle, qui projette son ombre. En parallèle, son reflet dessiné, à demi effacé, matérialise l'éphémère de leur vie.

Si son art tout au long des dernières années est plus une réflexion philosophique traduite en jeux de nœuds et de liens, il retrouve la passion pour l'art animalier, qu'il a pratiqué à l'Académie des Beaux-Arts. Les deux univers se rejoignent, il trouve dans les corps des insectes étudiés les liens à l'état naturel.





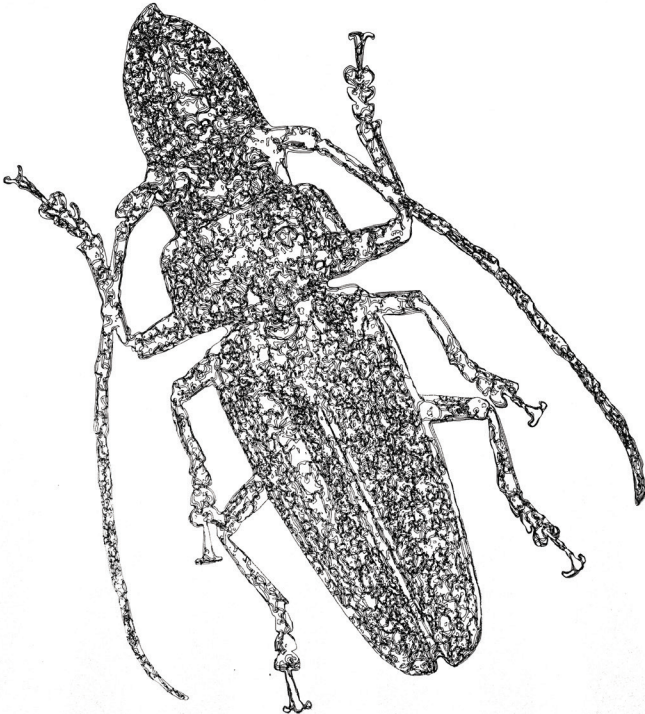




Liège, rivage de la Meuse, les quais bordés d'arbres centenaires, une certaine douceur de vivre loin de l'agitation du centre. Coronmeuse, il y a des endroits comme ça chez nous. Endroits où l'on aurait envie de s'installer et profiter d'un coin vert. Les promoteurs y ont aussi pensé. Pourquoi pas un écoquartier ? Belle idée, ainsi, des maisons, des appartements en nombre restreint, bien isolés, construits selon des normes écologiques en vigueur, pousseront dans des espaces végétalisés. Les habitants pourront profiter du calme des berges, d'un site agréable planté d'arbustes et de chênes avec commerces et parking réservé aux véhicules électriques. Le projet est prometteur et validé par l'administration.

Lorsque Emilia Bellon est sortie se promener, ce matin-là, il n'y avait plus d'arbres, juste les souches martyrisées. Et oui, un projet d'écoquartier confié à des promoteurs ! La belle aberration, ces groupes-là n'ont pas d'état d'âme, ils rasant, coupent détruisent, bétonnent sous prétexte d'assainissement de sol, de construction écologique, de reboisement mieux adapté. On impose une écologie de capitalistes à des quartiers populaires et multiculturels, lesquels seront bientôt coincés à côté d'un site aux loyers impayables et où les magasins de proximité seront remplacés par les chaînes « bio-snob ».







Face au massacre, l'artiste Emilia Bellon a patiemment récolté un morceau d'écorce de chacun des trente-six arbres abattus cette nuit-là et y a gravé une figure de la Santa Muerte.

« Cette pièce est constituée d'un morceau d'écorce de chacun des trente-six arbres récemment abattus où l'Eco-quartier se construit à Liège.

Un exemple clair de notre société extrêmement contradictoire (ou peut-être y a-t-il une mauvaise compréhension du préfixe Eco, qui ne fait pas référence à l'écologie mais à l'économie). Sur chacune de ces pièces est gravée l'image de Santa Muerte, figure importante du culte païen au Mexique, résultat du syncrétisme entre différents éléments du culte des morts préhispanique, les dieux aztèques et mayas apparentés, et l'invocation mariale de l'Église catholique, comme une hiérophanie tardive qui n'est pas apparue à temps pour effrayer ou être vénérée et ainsi sauver la vie de ces arbres. C'est un petit cimetière qui entend témoigner de ce qui n'est plus là, une façon de ne pas les oublier, de leur donner une voix posthume et tardive.

En sachant que ces trente-six arbres seront suivis par au moins une vingtaine d'autres et sont déjà marqués d'un point rouge, condamnés à mort, nous nous demandons combien d'autres suivront.



*Et nous y voilà, le pouls régulier, la langue silencieuse »
(Emilia Bellon).*





Entre abattage massif en Belgique et feux de forêt au Portugal, le même lien : quel avenir pour cette planète ? Qu'allons-nous laisser ? Les hommes pillent les richesses naturelles, les incendies sont le résultat d'une déforestation à tout va et du peu de cas que l'on fait de la nature.

Emilia Bellon a étudié à l'Ecole des Arts Visuels de l'Université de Veracruz où par la suite, elle a enseigné. De son lointain Mexique, elle a ramené le souvenir des Fêtes des Morts durant lesquelles on évoque le souvenir des proches disparus en leur élevant des autels exubérants de couleurs jusqu'à la nausée. Si la mort est le terme du chemin habituel de tout être, il faut l'appivoiser, la côtoyer, vivre avec ses aïeux et les dieux qui les protègent, en bonne intelligence.

Elle s'entoure de petits fantômes découpés dans du papier, embossés comme des bas-reliefs ou montés en sculpture, légère et fragile évocation de ceux qui ne sont plus. Ainsi ses proches disparus voyagent avec elle du Mexique jusqu'au Portugal, ils peuplent son univers. Son art est la matérialisation des âmes mortes, en papier blanc. Il y a tant d'histoires de vie derrière ces œuvres, mais elles lui appartiennent. Elle ne vous en donne que l'image. Tout paraît inachevé mais c'est en réalité le contraire : la vie est arrivée à son terme et ne





reste que le léger nuage d'un corps, d'un vêtement qui s'efface peu à peu de la mémoire.

De la grande fête ne demeure que l'idée du souvenir des morts, les couleurs disparaissent jusqu'à devenir blanc pur.

Blanc également le papier de soie où les textes sont découpés. Feuilles légères qui font danser les mots au moindre souffle.

Noir le papier après les incendies, peut-être mieux en phase avec l'idée de la destruction par le feu et la cendre lorsque tout est éteint.

Face à la désolation, la couleur a disparu, ici la mort n'est pas une fête. El Dia de los Muertos privilégie le souvenir à l'oubli et Emilia Bellon s'est donnée pour tâche de rendre hommage à tous ces petits animaux réduits en poussière. La désolation efface l'idée de la fête, reste le noir des cendres et l'angoisse d'un avenir où l'espoir n'a plus sa place : de blanc il est passé au noir. La symbolique semble évidente, le chagrin de l'impuissance face aux désastres initiés par l'homme remplace la douce évocation des disparus par la conscience de la perte irréparable de l'écosystème. La lumière fait place





aux ténèbres.

Où est la tradition colorée des offrandes mexicaines ?

Morts les petits serpents, morts les petits rats, les oiseaux, les hérissons, mort l'avenir pour les hommes. Les feux ne sont qu'une préfiguration de notre disparition à tous. Nous jouons avec le feu ou plutôt nous avons joué avec le feu et c'en est fini.



Les silhouettes ont été finement, minutieusement découpées au scalpel, traces magnifiques ; à la fois si fragiles et tellement réalistes dans leur costume d'ombre noire, évident témoignage de leurs pas sur cette terre et qui appartiennent aujourd'hui au passé. Ces disparitions ne nous concernent pas encore mais nous allons regretter ces êtres un jour ou l'autre, plus tard, trop tard.

Dans un monde imaginaire, on aurait pu invoquer les divinités de la nature pour les protéger, les préserver, leur permettre un accompagnement dans leur passage vers l'au-delà d'une manière moins cruelle. Et si la Santa Muerte n'était pas réservée qu'aux humains...

On vit une période où n'importe quel quidam peut se dire artiste. La tendance est peu aux réflexions et beaucoup à l'image facile, la création « artistique » se



croit à la portée de tout un chacun, elle n'est plus que production de n'importe quoi derrière lequel, il n'y a que le vide.

Or, ici l'artiste s'interroge sur le monde actuel et celui que l'on va laisser. Ce n'est pas une leçon, c'est juste une constatation et une alerte. Elle s'interroge sur le sens, sur l'importance que l'on donne à la vie des êtres et du peu de cas que l'on en fait.

Derrière sa démarche se cache une réflexion profonde, une image fruit d'un long processus. Faut-il vraiment des mots pour l'expliquer ? On peut simplement se ressourcer devant une œuvre, s'émerveiller devant tant de précisions, de finesse dans le travail et juste s'y laisser prendre mais on peut aussi tenter d'aller plus loin et là, les mots sont nécessaires, l'artiste doit nous donner des clés pour accéder à sa pensée, à son cheminement. Les serrures ici sont longues à ouvrir tant la démarche est fouillée et réfléchie.

Emilia Bellon, partie du constat de la disparition de la biodiversité se demande si l'on peut encore vivre de cette manière, et pour combien de temps ? Ne faut-il pas s'arrêter et réfléchir à la condition humaine. Les

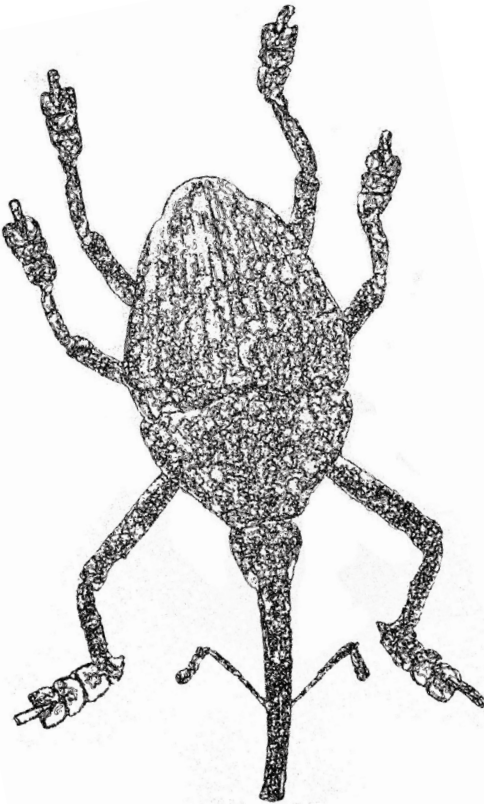




hommes ne pensent qu'à eux ; parfois un petit sentiment de culpabilité les effleure mais abandonnent-ils pour autant leur manière de fonctionner ?

Pour finir sur une note d'espérance, comment ne pas évoquer les coquelicots de feu ou *Papaver californicum*, une espèce rare et endémique qui possède une particularité : elle appartient à la famille des « plantes-phénix », ces végétaux qui interprètent la fumée et le sol carbonisé comme des signaux pour germer. Lorsque nous aurons tout consommé, tout détruit, lorsque l'humain ne sera plus sur cette terre, la nature reprendra ses droits pour un autre avenir, sans nous... ?







Jacques Herman pintor e poeta suíço contemporâneo

*Relva seca
Muito vento
Uma ponta de cigarro descartada
Descuidadamente
E o fogo que se estende
Até ao horizonte*

*Árvores carbonizadas
Terra queimada
Casas destruídas
Desolação*

*O fogo no seu caminho
Apagou quase tudo
Um chora
O outro está furioso
Enquanto o fumo
Lentamente se dispersa
Enquanto se desvanece
Patético e lamentável
Nossas ilusões lamentáveis
E os nossos sonhos loucos*

*Amanhã contaremos os mortos
Depois de amanhã o dinheiro*





Joëlle Heuze

A arte como testemunha da realidade? Será este o propósito, a missão de um artista, tornar um acontecimento inesquecível, marcar para sempre as mentes para que a memória de um desastre permaneça? Será que ele deve testemunhar o seu tempo, testemunhar o seu século para os séculos vindouros? Será que ele é o espírito que vigia? Aquele que, através da sua obra, avisa as gerações futuras do perigo da nossa corrida louca, do nosso ímpeto que leva à destruição do nosso planeta? Para mim, a resposta a estas questões é sim, mil vezes sim. Quem mais, senão ele, pode tirar a lama dos nossos olhos e fazer-nos acordar para a beleza oculta das coisas com as quais nos deparamos sem nos apercebermos que era a última vez, sem nos apercebermos que pertencem agora ao passado?

Na casa deles em Portugal, uma velha escola de aldeia enraizada no cimo da colina, dois artistas contemplam a catástrofe: o fogo galopante, as chamas cada vez mais altas que lambem as casas da aldeia, as árvores que se tornam negras e depois se retorcem, o calor insuportável que sobe até eles, o fumo denso que bloqueia o horizonte. O nevoeiro gorduroso substitui o ar; ruídos de queda, crepitação, estoiros: o fogo devasta tudo. A luz vermelha e amarela brilhante que, quando deixa de brilhar, deixa as paredes de pedras desmoronadas e os telhados desaparecidos oferecem apenas os



seus esqueletos de madeira enegrecida.

Depois, quando a calma volta, das cinzas, apenas as cinzas.

Móveis, fotografias, recordações, nada terá sobrevivido. Como é que isto aconteceu? Como é que, mais uma vez, em Portugal, mas também em todo o mundo, as pessoas se quebram, se destroem?

É certo que as populações estão profundamente afetadas, é certo que algumas não se recuperarão. Mas as pessoas cuidarão das pessoas, vão reconstruir, recomeçar... até quando? E quantas vezes? Destes dramas recorrentes, nasce uma reflexão. E o ecossistema?

Pouco a pouco, os insetos regressarão: os besouros serão atraídos pelo cheiro do fumo e deslocar-se-ão para as árvores mortas, os pássaros reaparecerão no seu encaicho. As ervas e os musgos voltarão a crescer, se as suas sementes tiverem sobrevivido, e depois algumas árvores recuperarão a sua folhagem. Após três a cinco anos as ervas, as árvores e os arbustos atrairão os mamíferos. Mas são necessários 40 anos para que as espécies de aves presentes anteriormente regressem.

Algumas espécies de plantas aproveitam a madeira morta e em decomposição para se regenerarem. Dez anos mais tarde, os pinheiros podem ter crescido até três metros de altura. A regeneração natural é portanto





longa, mas funciona:

É dessa forma que a maior parte das florestas actuais se regeneraram na sequência de incêndios, inundações, abate de árvores ou desmatamento.

Neste mundo baseado na procura da produtividade e do crescimento a todo o custo, a natureza perdeu qualquer forma de importância aos olhos da maioria. Tornou-se um produto de consumo como qualquer outro, para ser usado e abusado sem escrúpulos. O que significa o desaparecimento de um insecto ou de um animal? De momento, nada, esmagamo-los, matamo-los sem qualquer escrúpulo e esquecemos que o mais pequeno ser desta terra tem uma função. Essa função será talvez descoberta um dia, demasiado tarde, quando a sua ausência tiver uma consequência vital para a continuidade da nossa espécie. Estou a exagerar, sim, e no entanto...não nos apercebemos da importância das abelhas hoje em dia, agora que elas correm o risco de desaparecer?

Dois artistas, enquanto espectadores impotentes dos incêndios portugueses, veem as suas reflexões voltar-se progressivamente para o acto de pensar aqueles a quem não é dada qualquer importância, aqueles que são esquecidos pelos meios de comunicação social quando os homens vivem no tumulto, aqueles que desapareceram



silenciosamente no fogo e cujo desaparecimento foi esquecido. Como faz para cada trabalho que empreende, Jean-Pierre Husquinet documentou-se com muita precisão. Para este artista, não basta passar os olhos pela superfície de um assunto, ele vai ao pormenor: A sua já extensa biblioteca é enriquecida com livros científicos, obras de simplificação científica ou de artigos sobre as diferentes espécies de insectos. Foi assim que, graças a ele, aprendi que existem mais de 47000 espécies de aranhas, descobri a aranha-pavão australiana *Maratus volans*, um insecto minúsculo, com alguns milímetros no máximo que, durante a sua corte, executa uma dança sofisticada e exhibe um opistossoma como um arco-íris, magnífico nas suas cores vivas e padrões curiosos.

A homenagem às aranhas perdidas funde-se com a floresta destruída. Num tronco de madeira morta cortado com uma máquina, uma aranha desenhada a laser revela a sua silhueta fina. A ela juntam-se mais de duzentas outras, todas diferentes, todas igualmente belas na sua complexidade. Aqui, as árvores não foram cortadas, mas tinham caído algures na floresta belga. O artista dá-lhes o estatuto de obra de arte.

Duzentos e vinte toros de madeira clara fatiados para duzentas e vinte aranhas diferentes, valorizadas para todo o sempre. O conjunto é surpreendente e o casa-





mento tão óbvio.

A pilha de madeira gravada com aranhas gigantes desperta a nossa consciência para a beleza destes corpos perturbadores. A aranha, por mais interessante que seja, é regra geral mais temida do que admirada.

Da aranha à tela, há apenas um passo, ou melhor, um fio. Um fio que nos liga às obras de Jean-Pierre Husquinet, ou seja, os nós. Belos nós coloridos, evocação complexa dos laços que nos poderiam unir; tradução de partituras musicais, correspondência entre as doze cores da escala cromática e as doze tonalidades da escala cromática: materializam ou transferem uma estrutura harmónica musical em construção tridimensional.

Fruto de muitos anos de trabalho e de pesquisa, as obras devem e merecem ser dissecadas para que encontre a sua essência. Apesar da amadora que sou encontro satisfação na aparente facilidade de acesso aos “nós”. A mente pode vaguear e filosofar sobre o significado das cores e dos entrelaçamentos; por outro lado, no estranho mundo dos insectos de grandes dimensões, recupera-se o contacto com uma forma de realidade. Na instalação actual, o fio está presente mas de uma forma diferente, mais sóbria, menos colorida ou mesmo sem cor. É constituído por desenhos vectoriais. O fio





torce-se, vai e vem, dá voltas e nunca pára. «... Os jogos de fio que evocam imagens e metáforas...» (Jean-Pierre Husquinet, «*Les drapiers*», 2018).

Por fim, enormes besouros e outros insectos juntam-se às obras anteriores. Linhas vectoriais sobre papel branco em malhas irregulares, a partir de uma certa distância, parece que se animam, que se tornam vivos e, de muito perto, as suas estruturas reflectem uma complexidade onde o olhar se perde. A observação do mundo dos minúsculos levou o artista a desconstruí-los. Um único fio, mais uma vez, que se move numa infinidade de nós impossíveis de desatar juntando-se ao simbolismo do labirinto de Minos. É uma série de insectos gigantes pendurados na parede com, diante deles no chão, lousas gravadas com corpos fósseis.

Papel, madeira, ardósia, como gerações de artistas desde o início dos tempos, Jean-Pierre Husquinet utiliza materiais brutos e nobres como suporte das suas obras, mas utiliza as técnicas mais avançadas para as conceber e o resultado é mágico, criando uma ligação entre o passado, o presente e o futuro. Ele soube apropriar-se da tecnologia e dominou uma ferramenta eficaz colocando-a ao serviço da criação artística. O caminho escolhido não é o mais fácil, pelo contrário, a criação desta ramificação exige um controlo e uma atenção



constantes.

Rizomas, labirintos, se olharmos para uma asa de libélula, está tudo lá. Na sua homenagem às libélulas, ele deixa de lado a matéria-prima para evocar o fascínio que a delicada fragilidade diáfana de uma asa de libélula pode exercer: Aqui, gravada em vidro, é trespassada por uma luz artificial, que projecta a sua sombra. Em paralelo, o seu reflexo desenhado, meio apagado, materializa o efémero da vida delas... Se a sua arte ao longo dos últimos anos é mais uma reflexão filosófica traduzida em jogos de nós e ligações, ele encontra a paixão pela arte animal, que praticou na Academia de Belas Artes. Os dois mundos unem-se, ele encontra nos corpos dos insectos estudados as ligações com o estado normal.

Liège, nas margens do Mosa, os cais ladeados de árvores centenárias, uma certa doçura de vida longe da azáfama do centro. Coronmeuse, há sítios assim aqui. Lugares onde gostaríamos de nos instalar e desfrutar de um recanto verde. Os promotores também pensaram nisso. Porque não um bairro ecológico? Ótima ideia, dessa forma, um número limitado de casas e apartamentos bem isolados, construídos de acordo com as normas ecológicas actuais, crescerão em espaços vegetalizados. Os habitantes poderão desfrutar da calma das margens do rio, de um local agradável plantado com arbustos e



carvalhos, com lojas e um parque de estacionamento reservado a veículos eléctricos. O projecto é promissor e validado pela administração.

Quando Emilia Bellon foi dar um passeio nessa manhã, já não havia árvores, apenas os cepos maltratados. Pois é, um projecto de bairro ecológico confiado a promotores! Bela aberração, estes grupos não têm escrúpulos, arrasam, cortam, destroem, cimentam sob pretexto de recuperação dos solos, de construção ecológica, de reflorestação mais adaptada. Impõem uma ecologia capitalista aos bairros operários e multiculturais, que em breve ficarão entalados ao lado de um local com rendas incomportáveis e onde o comércio local será substituído por cadeias «bio-snob».

Perante o massacre, a artista Emilia Bellon recolheu pacientemente um pedaço de casca de cada uma das trinta e seis árvores cortadas nessa noite e esculpiu nele uma imagem da «Santa Muerte».

«Esta peça é composta por um pedaço de casca de cada uma das trinta e seis árvores recentemente abatidas no local onde se constrói o eco-bairro, em Liège.

Um exemplo claro da nossa sociedade extremamente contraditória (ou talvez haja uma má compreensão do prefixo Eco, que não se refere à ecologia mas à economia).



Em cada uma destas peças está gravada a imagem de «Santa Muerte», uma figura importante do culto pagão no México, resultado do sincretismo entre vários elementos do culto pré-hispânico dos mortos, dos deuses aztecas e maias relacionados e a invocação mariana da Igreja Católica, como uma hierofania tardia que não apareceu a tempo de assustar ou de ser venerada e dessa forma salvar a vida destas árvores. É um pequeno cemitério que pretende dar testemunho do que já não existe, uma forma de não os esquecer, de lhes dar uma voz póstuma e tardia. Sabendo que a estas trinta e seis árvores se seguirão pelo menos vinte outras que já estão marcadas com um ponto vermelho, condenando-as à morte, perguntamo-nos quantas mais se seguirão.



E aqui estamos nós, com um pulso firme e uma língua silenciosa» (Emilia Bellon).

Entre abates maciços na Bélgica e incêndios florestais em Portugal, existe a mesma ligação: que futuro para este planeta? O que é que vamos deixar para trás? As pessoas estão a pilhar os recursos naturais, os incêndios são o resultado de uma desflorestação desenfreada e da falta de respeito pela natureza.

Emilia Bellon estudou na Escola de Artes Visuais da Universidade de Veracruz, onde mais tarde lecionou. Do



Notes / Notas

A series of horizontal lines for writing, consisting of 16 evenly spaced lines.



seu longínquo México, trouxe a memória da festa do «Dia de los Muertos», durante as quais a memória dos entes queridos falecidos é evocada através da elevação de altares exuberantemente coloridos. Se a morte é o fim do caminho habitual de cada ser, é preciso domá-la, viver com ela, viver com os antepassados e os deuses que os protegem, entendendo-se bem com eles.

Ela rodeia-se de pequenos fantasmas recortados em papel, gravados em relevo como baixos-relevos ou montados em escultura, uma evocação leve e frágil dos que já não estão. Assim, os seus entes queridos que desapareceram viajam com ela do México até Portugal, povoando o seu universo. A sua arte é a materialização das almas mortas, em papel branco. Há tantas histórias de vida por detrás destas obras, mas elas pertencem-lhe. Ela só nos dá a imagem. Tudo parece inacabado, mas na verdade é o contrário: a vida acabou e resta apenas a leve nuvem de um corpo, de uma peça de roupa que se desvanece gradualmente da memória.

Da grande festa resta apenas a ideia da recordação dos mortos, as cores desaparecem até se tornarem branco puro.

Branco é também o papel de seda onde são recortados



os textos. Folhas leves que fazem dançar as palavras ao mais pequeno sopro.

Preto o papel depois dos incêndios, talvez mais em sintonia com a ideia de destruição pelo fogo e pelas cinzas uma vez que tudo está extinto.

Perante a desolação, a cor desapareceu, aqui a morte não é uma festa. O « Dia de los Muertos » privilegia o facto de recordar, e Emilia Bellon propôs-se homenagear todos esses pequenos animais reduzidos a pó. A desolação apaga a ideia de festa, resta o negrume das cinzas e a angústia de um futuro onde a esperança já não tem lugar: de branco passou a negro. O simbolismo parece óbvio, a dor da impotência perante as catástrofes iniciadas pelo ser humano substitui a suave evocação dos desaparecidos pela consciência da perda irreparável do ecossistema.

A luz dá lugar à escuridão.

Onde está a tradição colorida das ofertas mexicanas?

Mortas as pequenas cobras, mortos os ratinhos, mortos os pássaros, mortos os ouriços, morto o futuro dos humanos. Os incêndios são apenas uma prefiguração do desaparecimento de todos nós. Estamos a brincar com





o fogo, ou melhor, já brincámos com o fogo e acabámos com tudo.

As silhuetas foram finamente, meticulosamente cortadas com um bisturi, linhas magníficas; ao mesmo tempo tão frágeis e tão realistas no seu traje de sombras negras, testemunho evidente dos passos delas nesta terra e que hoje pertencem ao passado. Estes desaparecimentos ainda não nos dizem respeito, mas sentiremos a falta destes seres um dia ou outro, mais tarde, demasiado tarde.

Num mundo imaginário, poderíamos ter invocado as divindades da natureza para os proteger, para os preservar, para permitir que fossem acompanhados na sua passagem para o além de uma forma menos cruel. E se a «Santa Muerte» não estivesse reservada apenas aos humanos...

Vivemos num período em que qualquer pessoa se pode dizer artista. A tendência é pouca para a reflexão e muita para a imagem fácil, a criação «artística» acredita estar ao alcance de todos, ela é apenas a produção de uma coisa qualquer por detrás da qual só existe o vazio.

Aqui, a artista questiona o mundo atual e aquele que



vamos deixar. Não é uma lição, é apenas uma constatação e um alerta. Ela interroga-se sobre o sentido, a importância que damos à vida dos seres e à pouca atenção que lhe prestamos.

Por detrás da sua intenção esconde-se uma reflexão profunda, uma imagem que é o resultado de um longo processo. Será que precisamos de palavras para o explicar? Podemos-nos simplesmente deixar inspirar por uma obra, maravilharmo-nos com a precisão e a delicadeza do trabalho e deixarmo-nos levar por ele, mas também podemos tentar ir mais longe e aí, as palavras são necessárias, a artista tem de nos dar as chaves para aceder ao seu pensamento, ao percurso da sua criação artística. Aqui, as fechaduras demoram muito tempo a abrir-se, porque a intenção é muito profunda e reflectida.

Emilia Bellon, partindo da constatação do desaparecimento da biodiversidade, interroga-se se ainda podemos viver desta forma, e durante quanto tempo? Não deveríamos parar e refletir sobre a condição humana? As pessoas só pensam nelas próprias; por vezes, sentem um pouco de culpa mas será que isso é suficiente para que abandonem o seu modo de funcionamento?

Para terminar com uma nota de esperança, como não men-



cionar a papoila do fogo ou *Papaver californicum*, uma espécie rara e endêmica que tem uma particularidade: pertence à família das «plantas fénix», essas plantas que interpretam o fumo e o solo carbonizado como sinais para germinar. Quando tivermos consumido tudo, destruído tudo, quando os seres humanos já não estiverem nesta terra, a natureza retomará os seus direitos para um outro futuro, sem nós...?





Instrumentalização do fogo Diana Miranda

A presente exposição DEVASTAÇÕES/RAVAGES, de Jean-Pierre Husquinet e de Emilia Bellon apresenta-nos de uma forma bela e impactante o fogo numa das suas vertentes mais atuais e presentes na vivência humana - a destruição – presenciada por todos nós através das chamas que devoram os bens culturais e naturais que conhecemos e tomamos como garantidos, despertando desta forma sentimentos de revolta, impotência e devastação nas populações.

Contudo, e embora na atualidade o fogo seja maioritariamente visto através de uma perspetiva destrutiva (o que é justificável), este não só tem sido uma fonte de inspiração na arte e na literatura como símbolo de paixão, criatividade e transformação como foi também uma das descobertas que mais contribuiu para o desenvolvimento das culturas e populações através do uso controlado do mesmo. São infindas as características atribuídas ao fogo que, como fonte de energia, tem sido canalizado pelas populações desde os seus primórdios. Culturalmente, para inúmeras sociedades, o fogo está também embebido em significâncias simbólicas e ritualísticas, sendo muitas vezes visto como um elemento sagrado ao qual se atribuem poderes sobrenaturais, sendo até mesmo associado aos mitos da criação e da própria origem da vida. A nível evolutivo consideramos quatro eixos atra-





vés dos quais o fogo contribuiu para a sobrevivência e desenvolvimento das populações humanas. O fogo como fonte de calor (i) possibilitou através de fogueiras controladas a produção de calor suficiente para aquecer o perímetro à sua volta, permitindo aos indivíduos viver em climas mais frios e inóspitos (Bentsen, 2013); o fogo como fonte de luz (ii) facilitou a expansão da luz diurna o que resulta em mais tempo para trabalhar, socializar e criar e desenvolver laços sociais – o próprio uso de tochas tem sido considerado essencial, por exemplo, para a pintura rupestre no interior de cavernas (Wiessner, 2014); o fogo como meio para cozinhar (iii) viabilizou o processamento de comida o que por sua vez contribuiu para uma melhor absorção de nutrientes e uma melhoria no sistema digestivo (Wrangham, 2009), por outro lado, o fogo não só possibilita secar ou defumar a comida fazendo com que esta possa ser conservada durante mais tempo como abre espaço para que este alimento possa ser partilhado em refeições comunitárias promovendo assim a criação e desenvolvimento de laços sociais durante esses momentos; por fim, o fogo como ferramenta ou instrumento (iv) não só oferece proteção e segurança contra predadores como passa a ser utilizado no desenvolvimento de métodos de caça contra esses mesmos predadores (Scherjon et al. 2015), também na agricultura o fogo era utilizado



para promover o crescimento de determinadas plantas através da queima dos terrenos (Deacon, 1993).

O fogo teve e tem também um papel central nas cerimónias e rituais religiosos, o ato de acender velas (muitas vezes associadas a qualidades como a purificação, esperança, proteção e renovação) e queimar incenso (muitas vezes utilizado para ajudar os indivíduos a entrar num estado meditativo) são, por exemplo, práticas comuns a diversas religiões incluindo o cristianismo, o judaísmo e o budismo; sendo em algumas sociedades utilizado como meio de divinação ou comunicação com o plano espiritual, com no caso das religiões tradicionais africanas onde o fogo é utilizado para comunicar com os antepassados sendo aqui um veículo para aceder às suas orientações e sabedoria – Eliade (1964/1989) mostra como no Shamanismo, o uso controlado do fogo é visto como uma virtude e aptidão sagrada.

Argyle (2000) considera ainda que formas tradicionais de culto podem ter estado diretamente relacionadas com o fogo, uma vez que as experiências religiosas dos indivíduos são muitas vezes descritas através de termos envolvendo a luz, o calor e o próprio fogo. É então passível de afirmar que o conceito de fogo aparece muitas vezes como en-



démico às noções de religião das pessoas e que tem claramente um papel integral em inúmeras culturas, religiões e mitologias; podendo ser visto como uma força purificadora e transformativa, é-lhe atribuído a capacidade de queimar impurezas e de potenciar o despertar espiritual. No Hinduísmo, por exemplo, o fogo tem um papel central na prática dos Homa; também no Budismo, o fogo é utilizado como símbolo de um poder transformativo, sendo utilizado como um meio de atingir o Nirvana.

Assim, e embora na atualidade o fogo seja maioritariamente caracterizado pela destruição dos ambientes e habitats, não podemos nem devemos descuidar a importância do mesmo no desenvolvimento social, espiritual, tecnológico e artístico das comunidades e indivíduos: para além da iluminação das grutas aquando da pintura de gravuras (e até mesmo da representação de motivos como chamas nas próprias), da cerâmica e da metalurgia, é também esta exposição um exemplo concreto de como na arte moderna é possível a exploração dos diferentes significados e emoções associados ao que é considerado ser o mais destrutivo e ao mesmo tempo o mais emancipador dos quatro elementos.





Bibliografia / Bibliographie

Argyle, M. 2000. *Psychology and religion*. London and New York: Routledge

Bentsen, Silje E. 2013. "Controlling the Heat: Na Experimental Approach to Middle Stone Age Pyrotechnology". *South African Archaeological Bulletin* 68 (198): 137-145

Deacon, Hilary J. 1993. "Planting na Idea: Na Archaeology of Stone Age Gatherers in South Africa". *The South African Archaeological bulletin* 48 (158): 86 – 93

Eliade, M. 1964/1989. *Shamanism*. Harmondsworth, England: Penguin Books Ltd.

Scherjon, Fulco, Corrie Bakels, Katharine MacDonald, Will Roebroeks. 2015. "Burning the Land: Na Ethnographic Study of Off-Site Fire Use by Current and Historically Documented Foragers and Implications for the Interpretation of Past Fire Landscape". *Current Anthropology* 56 (3): 299-326

Wiessner, Polly W. 2014. "Embers of Society: Firelight Talk among the Ju/'hoansi Bushmen". *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America* 111 (39): 14027-14035

Wrangham, Richard. 2009. *Catching Fire: How Cooking Made Us Human*. New York: Basic Books.







Instrumentalisation du feu Diana Miranda

L'exposition DEVASTATIONS/RAVAGES, de Jean-Pierre Husquinet et Emilia Bellon nous présente, de manière belle et percutante, le feu dans l'un de ses aspects les plus actuels et les plus présents dans l'expérience humaine - la destruction - dont nous sommes tous témoins à travers les flammes qui dévorent les biens culturels et naturels que nous connaissons et prenons pour acquis, suscitant ainsi des sentiments de révolte, d'impuissance et de dévastation au sein des populations.

Cependant, et bien qu'aujourd'hui le feu soit surtout perçu sous l'angle de la destruction (ce qui est justifié), il a non seulement été une source d'inspiration dans l'art et la littérature en tant que symbole de la passion, de la créativité et de la transformation, mais il a également été l'une des découvertes qui a le plus contribué au développement des cultures et des populations grâce à son utilisation maîtrisée. Il existe une infinité de caractéristiques attribuées au feu qui, en tant que source d'énergie, a été canalisé par les populations depuis la nuit des temps. Culturellement, pour de nombreuses sociétés, le feu est également chargé de significations symboliques et rituelles, souvent considéré comme un élément sacré auquel on attribue des pouvoirs surnaturels, voire associé aux mythes de la création et à l'origine même de la vie.





Au niveau de l'évolution, nous considérons quatre axes par lesquels le feu a contribué à la survie et au développement des populations humaines. Le feu en tant que source de chaleur (I) a permis, grâce à des feux contrôlés, de produire suffisamment de chaleur pour réchauffer le périmètre autour d'eux, permettant aux individus de vivre dans des climats plus froids et inhospitaliers (Bentsen, 2013) ; le feu en tant que source de lumière (II) a facilité l'expansion de la lumière du jour, ce qui se traduit par plus de temps pour travailler, socialiser et créer et développer des liens sociaux - l'utilisation même de torches a été considérée comme essentielle, par exemple, pour la peinture rupestre à l'intérieur des grottes (Wiessner, 2014) ; le feu comme moyen de cuisson (III) permettait de transformer les aliments, ce qui contribuait à une meilleure absorption des nutriments et à une amélioration du système digestif (Wrangham, 2009) ; d'autre part, le feu permet non seulement de sécher ou de fumer les aliments afin qu'ils se conservent plus longtemps, mais il permet également de partager ces aliments lors de repas communautaires, favorisant ainsi la création et le développement de liens sociaux lors de ces moments ; enfin, le feu en tant qu'outil ou instrument (IV) n'offre pas seulement une protection et une sécurité contre les prédateurs, mais est également utilisé dans le développement de méthodes de chasse



contre ces mêmes prédateurs (Scherjon et al. 2015), de même en agriculture le feu était utilisé pour favoriser la croissance de certaines plantes en brûlant la terre (Deacon, 1993).

Le feu a également joué et joue encore un rôle central dans les cérémonies et les rituels religieux. L'allumage de bougies (souvent associé à des qualités telles que la purification, l'espoir, la protection et le renouveau) et la combustion d'encens (souvent utilisé pour aider les individus à entrer dans un état méditatif) sont, par exemple, des pratiques communes à plusieurs religions, dont le christianisme, le judaïsme et le bouddhisme ; Dans certaines sociétés, le feu est utilisé comme moyen de divination ou de communication avec le plan spirituel, comme dans le cas des religions africaines traditionnelles où le feu est utilisé pour communiquer avec les ancêtres afin d'accéder à leurs conseils et à leur sagesse - Eliade (1964/1989) montre comment dans le chamanisme l'utilisation contrôlée du feu est considérée comme une vertu et une compétence sacrée.

Argyle (2000) considère en outre que les formes traditionnelles de culte peuvent avoir été directement liées au feu, les expériences religieuses des individus étant souvent décrites à l'aide de termes impliquant la lumière, la chaleur et le feu lui-même. On peut donc af-



firmier que le concept de feu apparaît souvent comme endémique dans les notions de religion et qu'il joue clairement un rôle intégral dans de nombreuses cultures, religions et mythologies ; il peut être considéré comme une force purificatrice et transformatrice, et on lui attribue la capacité de brûler les impuretés et de favoriser l'éveil spirituel. Dans l'hindouisme, par exemple, le feu joue un rôle central dans la pratique de l'Homa ; dans le bouddhisme également, le feu est utilisé comme symbole d'un pouvoir de transformation, comme moyen d'atteindre le Nirvana.



Ainsi, et bien qu'aujourd'hui le feu se caractérise principalement par la destruction d'environnements et d'habitats, nous ne pouvons et ne devons pas négliger son importance dans le développement social, spirituel, technologique et artistique des communautés et des individus : outre l'illumination des grottes lors de la peinture de gravures (et même la représentation de motifs tels que les flammes dans les grottes elles-mêmes), la céramique et la métallurgie, cette exposition est également un exemple concret de la manière dont l'art moderne peut explorer les différentes significations et émotions associées à ce qui est considéré comme le plus destructeur et, en même temps, comme le plus émancipateur des quatre éléments.



Emilia Bellon

(1982) est une artiste mexicaine. Elle a fait ses études à l'École des Arts Visuels de l'Université Veracruzana, où elle a ensuite été engagée comme enseignante.

Les techniques les plus récurrentes dans son travail sont le dessin et la tridimensionnalité, et la plupart des thématiques sont liées à l'histoire de sa famille comme une forme de recherche et de connaissance de soi. Elle est résidente en Belgique depuis 2015.

Expositions individuelles

2018 La part blanche, Au Grenier; Esneux.
2014 ReSiente, Musée. UPAEP Puebla.

Expositions collectives

2023 Les péripéties d'un centre d'art contemporain de province (1979-2023)

2021 En piste, La Boverie, Liège

D'où vient le vent, Centre Culturel d'Art Contemporain La Châtaigneraie, Flémalle.

Apnée Culture Confinée, Cité Miroir; Liège

Herbes sages-herbes folles, Serres du Jardin Botanique, Liège.

2020 Sélectionné au 10e Prix de la jeune Sculpture 2020

D'où vient le vent, Cimetière Sud, Tournai.

A la vie, à la mort, Cimetière de Grand Marchin.

2019 Participation dans le projet Art au Centre, Liège. (en tant que membre du Collectif 5+) Elles, en tant que membre du Collectif 5+, Maison Arc-en-ciel, Liège.

D'où vient le vent, Jardin Saint François- L'orangerie, Bastogne.

2018 D'où vient le vent, Kachinas, jardin communal, Marchin.

2017 Cœurs étrangers, Maison Médicale Cap Santé. Huy.

2015 25 x 25 x 25, Capilla del Arte. Puebla. Mexique

TransportStation, Musée des transports en commun de Wallonie, Liège.

A3, Galerie Juvenal, Huy.

2014 Paralelo, Musée National des Chemins de fer Mexicains, Puebla. Mexique

2013 Tripode. Galerie. Mexico Cocuyo, León, Guanajuato. Mexique

Conjonctions. Centre Wallon d'Art Contemporain, Liège.

Ulises I. Restaurant Azul. La Condesa. Mexique.

Dresses of the lamb of God. Salon 77 Nice. Galerie d'Art Contemporain de Nice.

Una casa como yo: asuntos domésticos. Galerie La Miscelánea, Universidad del Arte. Puebla, Mexique.

Pergamini concertina. Mexique dans les livres d'artistes. Instituto Servantes (sic), Belgrade.

Pergament Srbija. Belgrade.

2012 Ulises I. International Symposium of Electronic Arts (ISEA 2012), Balloon Museum. Albuquerque, Nuevo Mexico, EUA.

2011 PLAY 2011. Fonoteca Nacional. Mexique.

Ulises I. Galería digital EPSON. Mexique.

1800 segundos. Video, Jardín de las Esculturas. Veracruz. Mexique.

Expo venta. Ayudemos a Japón. Institut d'Arts Plastiques, Université Veracruzana. Xalapa, Mexique.

Cenotafio. Videoinstalación avec Omar Gasca, Samuel

Lozada et Alma Vargas. Bibliothèque Carlos Fuentes. Xalapa, Mexique.

2010 Subasta. El otro valor del arte. La Candela, Mesón del Alférez. Xalapa, Mexique.

Art in Miniature 2010, Exhibición Internacional. Galerie du Centre Culturel de Majdanpek, Majdanpek, Serbie.

2009 Dos Bellones. Centre Culturel Universitaire Cuernavaca, Mexique.

Parábolas y paraboloides. Facultad de Arquitectura, Universidad Veracruzana. Xalapa, Mexique.

2008 La última y nos vamos. Galerie AP, Université Veracruzana. Xalapa, Mexique.

Jean - Pierre Husquinet

Né à Ougrée 1957 (Belgique)

2012 Galerie Jean-François Meyer. Marseille (F)*
Réalisation d'une sculpture/fontaine pour l'A.I.D.E.

Station d'épuration des eaux. Sclessin (B)*
Exposition et résidence à Xalapa-Veracruz. Colloque d'art contemporain (avec André Delalleau, Luc Navet, Thomas Chable) (MEX)

2013 Galerie « le 13 », Lodève (F)*

Réalisation d'un bassin interactif, Connexions, Hôtel du château des Thermes, Chaudfontaine (B)*

Bouteille à la mer. Centre Wallon d'Art Contemporain. Flémalle (B) (Catalogue)

Eclater les barrières. Salle communale de Manhay, exposition proposée par la Croix Rouge (B)

Parkraum – Internationale Skulpturenmesse Düren (D)

Conjonctions/coordination. Belgique/Mexique. CWAC.

Flémalle. (B). (Catalogue) Avec : Thomas Chable, Emilia

Bellon, André delalleau, Omar Gasca, Paula Natoli, Luc

Navet, Francisco Romero, Juan Jose Diaz Infante.

2014 Paralelo. Museo del ferrocarril. Puebla. Mexico. (Avec E. Bellon, T. Chable, S. Cuatecontzi, R. Dagonnier, A. Delalleau, P. Natoli, L. Navet)

2015 Installation pour un projet pilote avec la Province de Liège. Ecole Bellefamme. (B)

Transportation, Musée des Transports en commun au Pays de Liège. (B). Avec Emilia Bellon, Thomas Chable,

Ronald Dagonnier, André Delalleau, Luc Navet, Michel Paysant. (Catalogue).

2016 BAM. Musée des Beaux-Arts de Mons. Abstractions géométriques Belges de 1945 à nos jours. (B) (Catalogue)

Quinze au cube. Galerie Détour. Namur. (B)

2017 Voyages Vecteur. Fondation Vasarely. Aix en Provence. (F)* (Edition d'un livre)

Corps Etrangers. Cap santé. Huy (B)

La leçon d'anatomie. 500 ans d'histoire de la médecine.

Musée de la Boverie. Liège. (B) (Catalogue)

2018 Au gré des courants. Domaine de Wégimont. Soumagne (B)

Galerie Les Drapiers. Liège. (B)* (catalogue)

Installation pérenne. Administration communale de Flémalle (B)

Exposition, lauréat de la Fondation Bolly Charlier. Eglise St

Mengold, place verte. Huy (B)

Collection. Collection Ryckers. Liège (B)

Centre Culturel de Stavelot. Stavelot (B)

« En Piste ». Musée de la Boverie. Liège (B)

D'où vient le vent. Sculptures girouettes. Marchin (B)

2019 Schloss Burgau. Düren (D)

Galerie Peter Lindner. Vienna. (A)

D'où vient le vent – Jardin St François. Bastogne (B)

Forum Konkrete Kunst. Kunstsammlung Jena. Jena (D)

2020 D'où vient le vent. Cimetière sud de Tournai (B)

Petit format. MPFAC/CC actions sud. Nismes (B)

A la vie, à la mort. Cimetière de Grand Marchin (B)

Installation privée. Bas Oha. (B)

Petit format. Espace beau site. Arlon (B)

2021 D'où vient le vent. Sculpture girouette. Centre

d'art contemporain « La Chataigneraie ». Flémalle. (B)

(Catalogue)

Petit format. Warp. Sint-Niklaas (B)

Apnée-Culture confinée. Cité Miroir (B) Catalogue.

Textilités. Anciens Abattoirs. Mons. (B). Catalogue.

Stavelot. Installation face à l'abbaye. (B)

Le grand Curtius. Liège (B)

2022 Galerie Détour (Namur –Jambes) (B)*

* Exposition individuelle

Remerciements / Agradecimento

José Leal Bregjeiro (*tradutor*)
Victor Correia (*Vereador da cultura*)
Philippe Delgleize (*écrivain/poète*)
Equipa do MATL (*Museu Municipal Armindo Teixeira Lopes*)
Joëlle Heuze (*historienne de l'art*)
La Fédération Wallonie / Bruxelles
La Province de Liège, service culture
Lecio Leal (*historiador de arte*)
Apolinario Mendez
Erika Mendez
Diana Miranda (*antropologa*)
Luc Navet
Carmo Paulino
Francisco Ataide Pavao
Julia Rodrigues (*Presidente da câmara de Mirandela*)
Alain Vansteenacker (*Photos*)

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Achevé d'imprimer
au mois de juin 2023
sur les presses de l'imprimerie Vervinckt
à Liège, Belgique

